

EPICENTRE FILMS présente

tiff. Toronto
International
Film Festival
OFFICIAL SELECTION 2009

60^e International
Festival de
Cannes
Generation

Prix du Jury
Festival de Miami 2010

Tiger Award
Festival International
de Rotterdam

Grand Prix
Festival BAFICI 2010



Par le producteur de
Carlos Reygadas

UN FILM DE **Pedro González-Rubio**



EPICENTRE FILMS présente une production MANTARRAYA PRODUCCIONES et XCALAKARMA « ALAMAR » (TO THE SEA) un film de PEDRO GONZÁLEZ-RUBIO avec JORGE MACHADO, ROBERTA PALOMBINI, NATAN MACHADO PALOMBINI, NESTOR MARÍN - Producteur Exécutif MANUEL CARRANZA - Scénario et Réalisation PEDRO GONZÁLEZ-RUBIO - Directeur de la Photographie PEDRO GONZÁLEZ-RUBIO Image sous-marine DAVID TORRES, ALEXIS ZABÉ - Son MANUEL CARRANZA Montage PEDRO GONZÁLEZ-RUBIO - Mixage RODOLFO ROMERO, EMMANUEL ROMERO - Musique DIEGO BENLLIURE, URIEL ESQUENAZI Produit par JAIME ROMANDÍA et PEDRO GONZÁLEZ-RUBIO avec le soutien de LA RESERVE NATURELLE DE BANCO CHINCHORRO, L'INSTITUT MEXICAIN DU CINÉMA (IMCINE), RAZONATURA, LIVERPOOL, QUALITAS Ventes Internationales MK2 - Une distribution EPICENTRE FILMS



mk2



www.epicentrefilms.com

acid
www.acid.org



Distribué par
EPICENTRE
FILMS



EPICENTRE FILMS présente

UN FILM DE **Pedro González-Rubio**

avec **JORGE MACHADO, ROBERTA PALOMBINI,
NATAN MACHADO PALOMBINI, NESTOR MARÍN**

Mexique - 2009 - 70 min - 35mm Couleur - 1.85
Dolby SRD - Visa n° 126.714

Ce film est soutenu par :



• Le Groupement National des Cinémas de Recherche



• Les cinéastes de l'Association du Cinéma Indépendant pour sa Diffusion

Au cinéma le 1^{er} décembre 2010

DISTRIBUTION :
EPICENTRE FILMS
Daniel Chabannes

Programmation :
Jane Roger
55, rue de la Mare
75020 PARIS
Tél. 01 43 49 03 03
info@epicentrefilms.com

PRESSE :
Isabelle Buron
17 rue Coysevox
75018 PARIS
Tél. 01 40 44 02 33
Mob. 06 12 62 49 23
isabelle.buron@wanadoo.fr
www.isabelleburon.com

Photos et dossier de presse téléchargeables sur :

www.epicentrefilms.com



Synopsis

Durant les vacances, le petit Natan retrouve son père au Mexique pour quelques jours. Tous deux embarquent en pleine mer destination Banco Chinchorro, l'une des plus grandes barrières de corail de la planète.

Dans ce cadre idyllique, un lien complice se resserre entre le père et son fils...



Entretien avec le réalisateur Pedro González-Rubio

Quelle était votre envie initiale : filmer la barrière de corail comme toile de fond ou est-ce la rencontre entre Jorge et Natan qui vous a servi de ligne directrice ?

Je voulais explorer la fragilité des choses. En choisissant de filmer dans un environnement aussi fragile et de le faire d'après le point de vue d'un enfant, cela donnait une image très forte. L'image de cette barrière de corail m'est venue en remarquant à quel point la côte caribéenne mexicaine commençait à être envahie par le tourisme de masse, détruisant tout sur son passage : du mode de vie des pêcheurs à l'écosystème du lieu. Autrefois, Playa del Carmen ressemblait à l'endroit que nous avons filmé, mais maintenant, il n'y a plus de mangrove. À la place, il y a des discothèques au bord de la mer, des bars et des hôtels qui amènent toutes les commodités urbaines.

Banco Chinchorro, l'endroit que vous avez choisi pour tourner ALAMAR est la barrière de corail la plus grande du Mexique et la deuxième la plus étendue au monde. Elle a été inscrite en 1996 Réserve Naturelle de la Biosphère par l'UNESCO et pourrait bientôt être nommée Site d'Héritage Mondial, avec ses milliers d'espèces uniques au monde. Pourquoi avez-vous choisi de tourner ALAMAR à cet endroit ?

J'ai vécu 7 ans à Playa del Carmen, sur la côte caribéenne. C'est là que j'ai tourné *TORO NEGRO* il y a cinq ans. Dans ce premier film, je voulais aller le plus loin possible dans l'intimité du personnage et dans ce qui l'entourait. J'ai découvert un homme très tourmenté, un récit sombre. Avec *ALAMAR*, j'avais envie de faire quelque chose de différent qui pouvait amener à un équilibre, comme le Ying et le Yang.

ALAMAR, c'est à nouveau une histoire de famille, mais racontée d'un autre point de vue. Je voulais filmer un amour pur et inconditionnel. Au début, il s'agissait de l'histoire d'un homme qui allait passer ses derniers jours sur son lieu de naissance. Quand j'ai rencontré Jorge (le père), il m'a tout de suite fasciné mais je me suis dit qu'il était trop jeune pour un être un homme en fin de vie. En même temps, j'ai compris pourquoi je voulais filmer à cet endroit précis, avec ce personnage : je pouvais raconter une histoire sur l'amour de la nature et sur la nature que l'on porte en nous. Et puis j'ai rencontré Natan, l'enfant de Jorge. Je me suis alors rendu compte qu'il était une continuation de la vie.

Le film paraît tellement réel que l'on se demande si vous vous êtes inspiré d'une histoire vraie...

Non, car en réalité, Jorge (le père) est guide touristique et il n'a jamais pêché de langoustes. D'ailleurs, dans le film, il ne pêche pas vraiment de langoustes... C'est ça, la magie du cinéma ! Mais, en même temps, si l'on regarde bien, l'histoire est très subtile et elle se concentre sur le quotidien. J'ai mis les personnages en



situation et ensuite ils réagissaient à celles-ci selon leur propre caractère. Ils étaient très libres. Pour la traversée en bateau jusqu'à l'île, par exemple, Jorge et Natan étaient réellement malades, comme nous tous, d'ailleurs.

Ce choix de fiction, très proche du documentaire, est un peu déstabilisant pour le spectateur.

C'est déstabilisant pour le spectateur qui prend de la distance. Mais, si ce dernier se laisse emporter, il ne se demande même plus si c'est une fiction ou un documentaire. En fait, j'aimerais ne pas avoir à le cataloguer. D'ailleurs, le film a été en compétition au Cinéma du Réel en tant que documentaire puis en compétition au festival Paris Cinéma en tant que fiction. Le mieux est de le voir tout simplement comme une expérience cinématographique.

Jusqu'où êtes-vous allé dans l'écriture du scénario ? Aviez-vous écrit des dialogues ?

J'avais écrit un traitement avant d'aller tourner à Banco Chinchorro. Ce traitement racontait combien ce voyage était douloureux pour cet enfant, parce qu'il était enlevé à sa mère. Grâce aux activités quotidiennes, le lien entre lui et son père grandissait de plus en plus. Je m'étais demandé sur quels autres thèmes que le voyage et la séparation, je pouvais me focaliser. Je voulais filmer ces maisons sur pilotis. Après avoir vu ce que Matraca (le grand-père) et un autre pêcheur faisaient, je me suis dit que j'allais filmer sous l'eau pendant qu'ils pêchaient la langouste. J'ai donc filmé la pêche en pleine mer, puis le retour sur le bateau où ils délivrent la marchandise. Des scènes très intimes entre le père et le fils sont nées de ces moments, durant les repas. Les dialogues et la manière de résoudre l'intrigue se sont faits sur place.

J'avais un point A : le père et la mère se rencontrent, se séparent, mais ils ont un enfant. Un point B : la mère retourne en Italie, mais le père décide d'amener son fils pour un dernier voyage. Après le père dit au revoir à son fils. Et un point C : le fils et la mère sont en Italie.

Comment avez-vous dirigé les comédiens ? Est-ce que Jorge et Natan étaient à l'aise devant la caméra ?

C'était plus facile de travailler avec Blanquita (l'oiseau) et puis, plus tard, avec Natan. J'ai accompagné Natan dans son jardin d'enfants avec une caméra, parce que je voulais connaître sa personnalité et l'habituer à l'objectif de la caméra, qu'il se sente en confiance. Travailler avec Jorge, c'était différent. Il était plus conscient de son image. Même après une semaine de tournage, je continuais à lui dire qu'il n'avait pas besoin de jouer. Alors je l'ai mis au travail et les meilleurs moments sont ceux où il est concentré sur une tâche : en train d'écailler un poisson, par exemple, ou en train de peindre ou de faire quelque chose sur le bateau. À chaque fois qu'il avait une activité qui ne requérait pas la parole et qu'il devait se concentrer sur une tâche, il était bon.

Matraca, le vieux pêcheur, est-il réellement le père de Jorge et le grand-père de Natan ?

Il n'y a aucun lien de sang entre eux. Un de mes amis biologiste n'arrêtait pas de me parler d'un endroit où les gens vivaient dans des maisons sur pilotis. Lorsque j'ai enfin pu m'y rendre (il est très difficile d'obtenir un visa touristique, mais avec lui, je pouvais y aller), j'ai été conquis. En voyant ces maisons, j'ai trouvé l'endroit où je voulais filmer et j'ai demandé laquelle je pouvais utiliser. Un des chefs m'a dit : « Le pêcheur qui habite une de ces maisons est mon ami ». J'ai rencontré Matraca. Il était assis en train de faire cuire des bananes. Il m'a dit oui et son sourire était merveilleux. Je n'étais pas venu faire un casting, mais j'ai su que c'était lui. Pour moi, ça a été la découverte de la simplicité du bonheur - juste boire un café, regarder les étoiles.

C'est pourquoi, la chanson au début du film dit : « Il ne faut pas se presser pour arriver jusqu'ici ». Petit à petit, ça m'a travaillé inconsciemment. Je voulais amener au spectateur le rythme de la mer, la vie des pêcheurs, afin qu'il soit totalement relaxé, comme après un massage.

Combien de pêcheurs vivent actuellement de cette manière ?

Il y a une quarantaine de pêcheurs qui vivent à cet endroit. Le reste de leur famille vit sur la côte dans différents villages ou villes et aussi dans la ville de Chetumal. Les hommes passent entre deux à trois semaines à pêcher à Banco Chinchorro. Chaque jour, ils attrapent des langoustes ou pêchent depuis leur bateau et lorsque celui-ci est plein, le capitaine prend la cargaison et va la vendre. Ils sont regroupés en trois syndicats qui les aident beaucoup dans leurs activités. Ces pêcheurs et leur manière de travailler sont un héritage local.

Où se trouve exactement ce lieu de pêche ?

C'est dans cette barrière de corail, Banco Chinchorro, qui se trouve à trente kilomètres de la côte. Le village le plus proche s'appelle Mahaua, il se situe entre le récif et Chetumal qui est juste au Nord du Belize. Depuis Mahaua, il faut deux heures de bateau pour accéder à ce récif, à ces maisons appelées « palafittes ». Cet endroit peu peuplé était idéal pour suivre des personnages et regarder grandir leur relation.

Nous avons fait deux voyages jusqu'à cet endroit et au deuxième voyage, un oiseau est arrivé, une aigrette, parce qu'il y avait beaucoup de cafards dans la cabane et elle les chassait (les aigrettes mangent les poux du bétail). Jorge a beaucoup de connaissances en ornithologie. Il est aussi très mystique. Alors, lorsque l'on associe cette passion scientifique avec ce mysticisme, cela donne une personne pouvant avoir un lien très fort avec cette aigrette.

Lorsque l'aigrette est revenue pour la seconde fois, c'était comme un miracle. Si j'étais arrivé avec un scénario abouti, je n'aurais jamais regardé cet oiseau. J'aurais dit : « L'oiseau va se poser. Allez, on retourne au tournage ». Mais là, je prêtai attention à chaque petit signe que la nature m'amenait. Lorsque l'oiseau s'en est allé, j'ai pensé que c'était parfait. C'était parfait d'aller



chercher Blanquita sans pour autant la retrouver. Je savais que nous n'allions plus la revoir, mais Natan ne le savait pas. Alors, j'ai dit à Natan : « Allons chercher Blanquita ! » Et il y a vraiment cru.

Quelle est la place de la musique dans votre film ?

La musique est très présente dans ma vie et elle a été très présente lorsque je filmais. Avec mon IPod, j'écoute généralement la musique d'Agustin Barrios Mangoré (guitariste paraguayen) ou de la musique berbère. J'aime le Maroc, mais j'aime tout type de musique, ça m'inspire énormément. Ça me donne le tempo.

Durant le montage, j'ai beaucoup utilisé de musique pour rester dans le rythme. Lors de la traversée sur le bateau, lorsque le père tient son fils contre lui et que tous les deux ont le mal de mer, et bien, toute cette scène a été faite avec une chanson des Sweet Honey In The Rock qui est un morceau gospel-soul à capella, chanté par un groupe de femmes. J'ai monté cette scène avec cette chanson, Wade in the Water . La scène était si forte avec cette musique, ce rythme, que lorsque je l'ai enlevée, l'esprit persistait.

Dans le film, je voulais insérer un seul morceau. Le film commence avec cet air et il se termine avec ce même morceau, afin de faire une boucle, le cercle de la vie. Cet air a été composé pour la guitare, mais j'ai demandé à un ami, Fausto Palma, qui joue du luth, de l'interpréter, parce que le luth est plus ancien que la guitare et je voulais le son d'un instrument ancestral.

Pourquoi avez-vous décidé d'ouvrir le film sur une photo de famille en noir et blanc et sur un petit film amateur ?

C'est leur photo, c'est leur propre vidéo, c'est pourquoi j'ai changé le début initial du film. Nous avons tourné une très belle scène avec Roberta (la mère) et Jorge. Ça commençait avec un adieu entre le père et la mère. Malheureusement, cela n'introduisait pas assez efficacement les personnages. J'avais vraiment besoin de quelque chose de très court et réel pour amener le spectateur dans l'intimité de leur vie. La mère a compris ça pendant qu'elle donnait son bain à Natan. Cette information nous suffit pour comprendre qui est qui.

Votre décision de tourner en vidéo était-elle purement économique ?

Non, je ne pouvais pas m'imaginer ce film avec une grosse équipe autour de moi. J'avais besoin d'intimité, dans la lignée de mes autres documentaires : je voulais filmer moi-même avec juste un preneur de son et un chef opérateur pour les séquences sous-marines.

Quelles ont été vos sources d'inspiration pour ce film ?

Les films qui m'ont inspiré pour le tournage d'ALAMAR sont notamment En attendant le bonheur d'Abderrahmane Sissako, Le scaphandre et le papillon de Julian Schnabel, Lumière silencieuse de Carlos Reygadas et The white diamond de Werner Herzog. J'ai aussi été inspiré par la philosophie de vie et l'expérience de Kerouac et par Le Vieil homme et la mer d'Hemingway.



Mantarraya Productions est devenu un important importateur de films d'auteurs mexicains.

Comment ont-ils participé à ce projet ?

Je filmais un documentaire pour Mantarraya Productions et le réalisateur m'a présenté à Jaime Romandia, qui avait produit les films de Carlos Reygadas et de Amat Escalante. J'avais déjà tourné le film et j'étais en plein montage. Je lui ai montré une première version peu aboutie. Nous avons tout de suite été d'accord pour une collaboration. Mantarraya pouvait m'aider à finir le film proprement, par le biais d'une aide à la postproduction. C'est grâce à la réputation de Mantarraya sur la scène internationale et au talent de Jaime pour trouver le meilleur moyen de faire exister un film qu'ALAMAR a trouvé l'appui d'un grand vendeur international (MK2) lors de la première au Festival de Toronto. Les conseils les plus précieux, je les ai eus de Carlos Reygadas. Il était présent lors du montage et il a été d'une grande honnêteté et patience du début jusqu'à la fin.

D'après les entretiens réalisés par Morgane Poster (Ecrannoir.fr),
Diane Sippl (Kinocaviar.com) et Eric Lavalée (loncinema.com)



Jaime Romandía,

Producteur

MANTARRAYA PRODUCTIONS

Filmographie sélective

2009

"ALAMAR",

de Pedro González-Rubio

2008

"LOS BASTARDOS",

de Amat Escalante,

Festival de Cannes,

Sélection Officielle - Un certain regard

2007

"LUMIÈRE SILENCIEUSE",

de Carlos Reygadas,

Festival de Cannes,

Sélection Officielle - En compétition

2007

"LA INFLUENCIA",

de Pedro Aguilera,

Festival de Cannes,

Quinzaine des réalisateurs

2005

"BATALLA EN EL CIELO",

de Carlos Reygadas,

Festival de Cannes,

Sélection Officielle - En compétition

2005

"SANGRE",

de Amat Escalante,

Festival de Cannes,

Sélection Officielle - Un certain regard

2002

"JAPON",

de Carlos Reygadas,

Festival de Rotterdam,

Camera d'Or (Mention Spéciale),

Festival de Cannes

Pedro González-Rubio, réalisateur

Biographie

Pedro González Rubio est un cinéaste mexicain né à Bruxelles en 1976. Il s'est initié à l'audiovisuel alors qu'il avait seize ans et habitait New Delhi. Il a étudié les Sciences de la Communication à Mexico puis le cinéma à la London Film School.

En 2005, il réalise avec Carlos Armella, son premier long-métrage documentaire **"Toro Negro"**, avec lequel il obtient divers prix dans plusieurs festivals comme le Prix Horizontes au Festival International de San Sebastian et le Prix Coral du meilleur documentaire au Festival de Cinéma Latino américain de la Havane. Ce premier long-métrage le conduit à son second documentaire, **"La Tierra Compartida"** (La terre partagée), invité par Alejandro González Iñárritu pour réaliser le making off de **"Babel"**.

En 2007, il réalise la photo additionnelle du documentaire **"Nacido Sin"** dirigé par Eva Norvind.

"Alamar", son premier long-métrage en solitaire, montre une nouvelle facette du réalisateur en ce sens qu'il mélange le documentaire et la fiction, obtenant ainsi un effet unique dans la narration et la forme de ce projet. **"Alamar"** a obtenu des prix dans le monde entier, comme le Tiger Award du Festival International de Rotterdam, le prix des Nouveaux Réalisateurs au Festival International de San Francisco et récemment le Golden Shika Award au Festival International de Nara (Japon), festival créé par la réalisatrice japonaise Naomi Kawase.

Filmographie

2005 - **TORO NEGRO** (Documentaire. Co-réalisateur, Chef opérateur, Producteur)

2007 - **COMMON GROUND** (Documentaire. Co-réalisateur)
NACIDO SIN (titre intern : BornWithout.)

2009 - **ALAMAR** (Réalisateur, Chef opérateur, Chef monteur, Co-producteur)



Fiche artistique

Jorge : Jorge Machado
Roberta : Roberta Palombini
Natan : Natan Machado Palombini
Matraca : Nestor Marín « Matraca »
Blanquita : Garza Silvestre

Fiche Technique

Réalisation, Scénario
Photographie et Montage : Pedro González-Rubio
Son : Manuel Carranza
Images sous-marine : David Torres, Alexis Zabé
Direction artistique : Mariela Ripodas
Musique : Diego Benlliure,
Uriel Esquenazi
Producteurs : Jaime Romandia,
Pedro González-Rubio
Coproducteurs : Xcalakarma
Ventes internationales : MK2

Festivals et Prix (liste sélective)

Sélection Festival des 3 Continents, Nantes
Festival International du Film d'Environnement,
Paris - en compétition
Sélection Cinéma du réel, Paris
Sélection Festival Paris Cinéma, en compétition
Sélection Festival de la Rochelle
Sélection Officielle Festival International de Toronto
Festival International de Berlin
Film d'ouverture, Generation Kplus Berlinale.
Festival International de Morelia
Meilleur Film et Prix du Public.
Festival International de Rotterdam
Tiger Award.
Festival International de San Francisco
Prix des Nouveaux Réalisateur.
Festival International de Miami
Prix du Jury.
BAFICI (Buenos Aires)
Meilleur Film.
SANFIC (Santiago du Chili)
Meilleur Film et Meilleur Réalisateur,
Festival Cinématographique International d'Uruguay
Meilleur Film.
Rencontres Cinémas d'Amérique Latine de Toulouse
Prix Fipresci.
Festival International de Nara (Japon)
Meilleur Film.
Festival de Cinéma Latino américain de Lima
Meilleure Photographie.

